

# La Vie autrefois

## LES TROBULS

« Passons, passons puisque tout passe.

Je me retournerai souvent.

Les souvenirs sont cors de chasse

Dont meurt le bruit parmi le vent ».

Guillaume Apollinaire.

Il y a quelques années, mourait Thomas MERTON. A Saint-Antonin Noble Val, ceux de ma génération, un demi-siècle passé, l'appelaient TOM le petit Anglais. Il était, d'ailleurs, américain, mais nous ne faisons pas la différence. Plus tard, devenu grand écrivain dans son pays, Tom, après une vie assez agitée, qu'il raconte dans son livre « La nuit privée d'étoiles » — best-seller de l'édition en Amérique, il y a une dizaine d'années — mourut moine trappiste. Cette conversion tardive a d'ailleurs toujours étonné ceux qui, à Saint-Antonin, ont bien connu sa frimousse rieuse, ses yeux délurés, la vivacité et l'espièglerie de son esprit.

Pour moi, Thomas Merton, c'est cette silhouette à la Poulbot d'un enfant de huit ou dix ans, avec son nez retroussé, ses cheveux blonds frisottants s'échappant d'une drôle de casquette à la forme bizarre, comme l'étaient aussi ses pantalons, des knic-kerbockers, dont une jambe traînait toujours sur la chaussure, alors que l'autre était retenue, vaille que vaille, un peu au-dessous du genou. Bizarres aussi étaient les souliers que nous appellerions, maintenant, des baskets, avec leur rondelle renforcée sur la face intérieure des chevilles. Le père de Tom — je ne lui ai jamais connu de mère — était un artiste peintre au dilettantisme un peu bohème. Une bouffarde au bec, il arpentait les ruelles de notre ville, installait son chevalet à quelque coin de rue ou dans les environs dont le pittoresque l'avait retenu au cours de ses nombreuses pérégrinations. C'était lui qui, au

Cinéma, alors installé dans l'ancien temple protestant désaffecté que possédait la famille Saint-Faust au bord de l'Aveyorn, c'était lui, le musicien. Le vieux piano, qui composait tout l'orchestre, sous ses doigts agiles, résonnait d'étranges airs syncopés. Nous entendions, pour la première fois, de la musique de Jazz et ne le savions pas. De temps en temps, dans la pénombre, bleutée par la lumière réfléchie de l'écran, on voyait monter de la bouffarde une légère fumée : monsieur Merton essayait de voir ce qui se passait dans le film pour mettre ses improvisations en accord avec le déroulement de l'action. C'était l'époque des « Mystères de New-York » dont la blonde héroïne, Pearl White faisait battre nos cœurs de quinze ans, de « Masque aux dents blanches », de « La Main qui étreint » qu'imitaient, le lendemain tous les gamins du bourg, des désopilants « Charlots », de Fatty l'obèse, des flegmatiques « Lui et L'Autre ».

Mais revenons à Tom Merton. J'avais quelques années de plus que lui et faisais figure de grand copain qu'on admire un peu. Je me souviens, alors qu'aillier de l'Union Sportive Montalbanaise, je filais le long de la touche, des encouragements que me lançait un petit lycéen perdu dans la masse bleue des uniformes des potaches et dont les « Allai, TGeo » ne pouvaient sortir que d'un gosier anglo-saxon. C'était Tom, sans doute très fier de montrer à ses copains du Lycée qu'il connaissait bien un équipier premier de l'U.S.M. Et puis me direz-vous ! les « Trobuls » ? Ne cherchez pas le sens de ce mot dans aucun dictionnaire. Ni Quillet, ni Larousse ou Littré ne vous le donneraient. C'est un noble valisme créé par la cervelle inventive et « truffandière » de Barrié, toujours à l'affût de quelque « couillonade ». Voici l'histoire.

Un après-midi, nous étions, Barrié et moi, devant la pâtisserie Tabarly, place de la Mairie. Survient Tom Merton, deux lettres au bout d'une main :

— Où vas-tu, Tom ?

— A la poste, chercher deux « timbeurs ».

Barrié ouvre des yeux étonnés, prend son air le plus ahuri, se tourne vers Tom dont la figure marque déjà un petit désarroi interrogateur,

— Des « timbeurs », des timbeurs, qu'es aco ?



— Oui, des « timbeurs » pour mettre là. Et son petit doit tremblant montrait le coin des enveloppes.

— Mais ce n'est pas des « timbeurs » que ça s'appelle, ici, à Saint-Antonin. Ce sont des « Trobuls » !

— Des « trobuls » ! des « trobuls » ! répétait Tom : et son regard désorienté s'accrochait au mien en une interrogation muette. J'opinaï lâchement et répétau, moi aussi : « des trobuls ». N'hésitant plus, Tom fila vers la poste, gravit les degrés du perron. Nous le suivîmes. De la cage vitrée, derrière son dos, nous entendîmes le dialogue suivant :

— Bonjour, Tom.

— Bonjour, Madame. Je voudrais deux trobuls, s'il vous plaît.

Et le malheureux appuyait sur ce mot « trobul » de peur que la postière ne comprenne pas.

— Des trobuls ? Qu'est-ce que c'est que ça ? C'est de l'américain ?

— Non, Madame, du Saint-Antoninois.

— Comment dis-tu ? des... trobuls ?... Mais je n'en ai pas moi !

Et le pauvre Tom dont l'esprit vif embrayait rapidement, montra du doigt le coin des enveloppes :

— C'est pour mettre là, madame.

— Ah ! des timbres !

— Oui, Madame, deux timbeurs.

Derrière la vitre, nous nous fendions la pipe et Tom, tout en collant ses timbres avec application, nous lança un regard plein de reproche et d'un peu de mépris.

— Ce que vous êtes cons, vous autres ! jeta-t-il, nous prouvant ainsi qu'il avait fort bien saisi les finesses de la langue parlée, par la justesse de l'appréciation qu'il nous réservait...

Morts, les trobuls ; mort, Barrié, le truffandier impénitent ; mort, le peintre bohème qui jouait sur le piano ses airs syncopés tandis que sur l'écran s'agitaient les Charlot, Harold Lloyd, Pearl White la petite « Fiancée du Monde » dont la blonde chevelure illuminait, pour un bref instant, la salle obscure, tandis

qu'en sourdine, le ronronnement de l'appareil de projection se mêlait aux notes échevelées du piano asthmatique mort, le petit « anglais » Tom MERTON, à la si attachante intelligence. Avec eux, c'est toute notre jeunesse qui s'en est allée...

Georges LINIERES

Montricoux - Octobre 1977.

